

LA PHILOSOPHIE DE L'« AMOUR D'AMITIÉ »
CHEZ LE PÈRE MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE

EXTRAITS DE TEXTES DU P. PHILIPPE

QU'EST-CE QUE L'AMOUR D'AMITIÉ ?

Le Mystère de l'amitié divine, Paris, éd. Luf-Egloff, 1949

« L'Amour en effet dans son sens le plus profond, le plus métaphysique, apparaît comme la tendance première, la plus radicale de notre âme vers le bien. Qu'il s'agisse de l'amour instinctif, de l'amour passionnel ou du plus spirituel, l'amour d'amitié, il est toujours cette même inclination profonde de notre être vers ce qui lui convient, vers ce qui le perfectionne. Mais attention ! Quand nous disons que l'amour est cette tendance première de notre âme vers le bien, qu'il est cette inclination profonde de notre être vers ce qui lui convient, ne pensons pas que l'amour s'identifie au désir. (...) Le désir suppose toujours l'amour. On ne désire que ce que l'on aime. Mais l'inverse n'est pas vrai. L'amour ne suppose pas toujours le désir, il n'implique pas en sa nature propre l'imperfection du désir. C'est pourquoi il est plus exact de dire que l'amour est ce qui nous connaturalise à notre Bien. (...)

L'amour en nous a de multiples figures, depuis l'amour instinctif qui suit notre nature animale, jusqu'à l'amour le plus spirituel qui nous fait *choisir* des personnes aimées pour être nos amis, et les aimer comme d'autres nous-mêmes. » (p. 12-13)

« L'Éthique », Polycopié (Université de Fribourg)

« Si on cherche pourquoi (en vue de quoi) l'ami aime son ami et par le fait même ce qu'il aime en cet ami, on discerne rapidement trois grandes orientations dans l'amour d'amitié qui nous en manifestent *trois types fondamentaux*. Ces trois types d'amitié n'existent pas forcément et toujours à l'état pur (il y a toutes sortes de modalités).

Quand l'ami aime son ami pour lui-même, pour ce qui en son ami est le plus excellent, nous sommes en présence de l'amour d'amitié le plus parfait, celui qu'Aristote appelle *l'amitié honnête*, et qui serait peut-être mieux nommée : *la véritable amitié humaine*, celle qui finalise toute notre vie morale, active et vertueuse.

Quand l'ami aime son ami pour la jouissance que sa présence lui procure, l'ami aime avant tout chez son ami sa sensibilité affective, ce qui éveille sa propre affectivité ; cette amitié Aristote l'appelle : *l'amitié délectable*. C'est *l'amitié passionnelle* qui se situe au niveau affectif sensible.

Quand l'ami aime son ami en vue du profit, de l'intérêt utilitaire que celui-ci peut lui procurer, il aime en son ami surtout ses capacités de production, son habileté, son talent, sa puissance. Aristote appelle cette amitié : *l'amitié utile*. Il s'agit dans ce type d'amitié avant tout d'une sorte de contrat d'entraide mutuelle qui tend du reste à absorber le véritable amour.

Voilà bien trois types d'amitié qu'il nous est aussi facile de constater autour de nous et d'expérimenter personnellement.

Cette amitié honnête est la seule parfaite ; elle peut seule réaliser pleinement toutes les dimensions de l'amitié. (...)

L'amitié honnête (véritable amitié humaine) est évidemment rare, car elle ne peut éclore que chez des personnes qui mènent déjà une certaine vie humaine parfaite et qui, ayant un certain idéal, cherchent à le réaliser ensemble. Elle ne peut pas se réaliser parfaitement chez les jeunes ; car ceux-ci manquent d'expérience de la vie et surtout des vertus, l'orientation de leur vie n'est pas encore assez consolidée. » (p. 137-138)

Frédéric Lenoir, *Le temps de la responsabilité. Entretiens sur l'éthique*, Paris, Fayard, 1991 <Entretien avec le p. M.-D. Philippe : p. 229 à 242>

« Mais, précise Aristote, cette finalité ultime <la contemplation> ne supprime pas une fin plus proche, que l'homme peut atteindre plus immédiatement : l'amitié (φιλία). Si l'homme est capable d'aimer quelqu'un d'une manière passionnelle, pour sa propre jouissance, en l'accaparant, en le possédant comme son avoir, il peut aussi aimer l'autre pour l'autre, pour son bien, d'une manière spirituelle, volontaire. Lorsque celui qui est aimé de cette manière désintéressée aime réciproquement d'un même amour, on est en présence d'un véritable amour d'amitié. Rien n'est plus naturel qu'un tel amour, et rien n'est plus parfait ; cet amour réciproque permet en effet à l'homme d'aimer en vérité. Ce n'est plus lui qu'il aime, c'est l'ami. L'homme découvre par là un véritable dépassement, tout en se retrouvant dans son ami, car il l'aime comme un autre lui-même. Cet amour réclame que les amis vivent le plus possible ensemble et réalisent ensemble un œuvre. La vie commune d'un homme et d'une femme n'est pas autre chose. » (p. 231)

« *Essai de Philosophie du Vivant* », tome II (réimpression du polycopié réalisé à l'Université de Fribourg, relu vers 1961-1962)

« Que l'amour d'amitié implique un amour, cela ne fait pas de difficultés, si du moins nous comprenons "amour" dans le sens que nous avons précisé, comme l'acte fondamental de la volonté.

Beaucoup, aujourd'hui, opposent "amour" et "amitié", car ils identifient "amour" et "amour passionnel" ou même "amour" et "amour sexuel et instinctif". L'amour passionnel et l'amour instinctif (sexuel) sont des formes particulières de l'amour mais ne peuvent s'identifier à l'amour, car celui-ci peut exister à un niveau de vie supérieur, celui de la vie spirituelle, comme acte premier de la volonté. Un tel acte, qui est bien un acte d'amour, au-delà de l'amour passionnel et instinctif, est impliqué dans l'amour d'amitié, car celui-ci se porte sur une personne aimée qui est un bien spirituel. Ce bien spirituel, certes, ne s'oppose pas au bien sensible, mais le dépasse, étant d'un autre ordre. À cause de ce dépassement, il peut apparaître quelquefois comme rival du bien sensible, mais en réalité il ne l'est pas, puisqu'il n'est pas du même ordre.

L'amour d'amitié implique donc un amour volontaire, sans exclure pour autant d'autres modalités d'amour plus sensibles. » (p. 271)

SUR LA NECESSITE DES VERTUS DANS L'AMOUR D'AMITIE

Lettre à un ami. Itinéraire philosophique, Paris, Éditions Universitaires, 1990 (1^{re} éd. : Téqui, 1978)

« <La vertu de tempérance> nous aide à prendre du recul à l'égard de l'attraction trop véhémence du bien sensible immédiat ; elle nous aide à relativiser ce bien et à l'ordonner à un bien supérieur, spirituel. Cela est très manifeste dans l'amour d'amitié, car l'aspect passionnel de la présence sensible risque toujours de l'emporter : nous risquons toujours de ne plus rechercher l'autre par amour pour lui, mais pour notre propre jouissance, car sa présence sensible nous attire et excite en nous la passion, et peut exciter l'instinct sexuel. La véhémence du bien sensible, surtout lorsqu'il éveille en nous l'instinct sexuel, risque toujours d'étouffer le véritable amour spirituel, personnel. On voit donc pourquoi la vertu de tempérance est nécessaire pour garder vivant l'amour d'amitié. La force l'est aussi, pour ne pas décevoir l'ami dans l'appui qu'il peut attendre de nous aux moments difficiles, dans les luttes en lesquelles il est engagé, luttes qui, en raison de notre amour d'amitié, deviennent nos luttes et exigent notre coopération, notre effort.

Quant à la justice, on comprend sa nécessité : le respect des droits de l'ami est indispensable pour que l'amour d'amitié subsiste. Le manque de respect des droits de l'autre est ce qui est capable de briser l'amour d'amitié ; car il montre bien que l'ami n'aime pas son ami pour lui-même, mais pour sa propre satisfaction. (...)

<Ces quatre vertus> structurent profondément notre personnalité morale, permettant l'éclosion du véritable amour d'amitié, étant capables de le garder. » (p. 43)

Retour à la source. Pour une philosophie sapientiale, t. I, Paris, Fayard, 2005

« Enfin, la vertu de *tempérance* est très importante pour maintenir dans l'amour d'amitié une sorte de rectification profonde, pour ne pas laisser la jouissance devenir première, pour ne pas nous enliser dans la jouissance sensible. Certes, la personne de l'ami nous est très précieuses et nous donne beaucoup de joie mais il ne faut pas que la joie qu'elle nous donne demeure sensible, ou même une jouissance charnelle, parce que cela diminuerait l'amitié. Qu'il puisse y avoir des jouissances sensibles, et même charnelles, certes ! Mais elles sont toujours limitées et doivent être ordonnées à la joie spirituelle qui doit exister entre amis, une joie digne de l'ami. (...)

Sous la violence de nos passions, en effet, notre dignité d'être spirituel risque toujours de disparaître, par un excès de colère, dans un acte de vengeance, de jalousie ou par un excès de mollesse, de jouissance. L'instinct sexuel risque de s'imposer à nous en vue d'une recherche de jouissance toujours plus forte, et de nous enfermer aveuglément en nous-même ; alors, il avilit l'homme et l'empêche d'aimer vraiment l'autre pour lui-même ; son véritable "appétit spirituel", qui se porte immédiatement sur la personne, risque de disparaître totalement, d'être comme inhibé. (...)

L'acquisition de ces vertus qu'on appelle cardinales, c'est-à-dire fondamentales, principales, est donc absolument nécessaire pour la première formation de l'ami. Nous avons le droit, dans l'amitié et par elle, d'exiger de notre ami d'être prudent, juste, fort, tempérant.

En effet, tout débordement des passions de l'irascible ou du concupiscible diminue la véritable amitié : l'égoïsme l'emporte alors car la violence et la jouissance individuelle luttent contre la véritable amitié. (...)

L'amour d'amitié est source d'une exigence très profonde : les vertus sont nécessaires pour que l'amour d'amitié puisse progresser et être ce qu'il doit être. Et il est très important de noter ici que cette exigence vient de l'intérieur : on peut dire qu'il y a une auto-éducation de nous-même, en raison de et grâce à l'amitié. » (p. 231-232)

« *L'Éthique* », Polycopié (Université de Fribourg)

« Ce sont proprement ces délectations, provenant de l'usage du boire et du manger et tout ce qui a trait à l'union sexuelle, que la vertu de tempérance essaie de transformer intérieurement et d'ennoblir pour les conformer à nos intentions essentielles et les rendre aptes à la plus profonde de ces intentions : l'amitié. Le repas amical ennoblit et finalise d'une manière indicible les jouissances sensibles du boire et du manger, alors que celui qui s'isole pour s'en repaître n'est souvent qu'un glouton. De la même façon, finaliser les délectations des relations sexuelles par une véritable amitié, les ennoblit profondément et les spiritualise en les protégeant contre un égoïsme obsédant et dégradant. » (p. 96)

« Si donc on accepte que la vie végétative n'est pas toute la vie humaine, mais seulement le fondement, on admet alors qu'il est non seulement possible mais nécessaire de devoir modérer ses instincts inférieurs au nom des instincts supérieurs de la nature. Sinon, étant donné le caractère particulièrement sensible et connaturel à notre corps de ces instincts, il faut s'attendre à les voir étouffer très vite les appétits supérieurs et s'imposer exclusivement.

La vie animale et végétative triomphe alors et domine d'une manière tyrannique. Ce danger existe toujours, il est très réel et très grand. Il suffit d'un regard réaliste sur les hommes pour s'en convaincre. La plupart des hommes vit en fonction de ces instincts, pour leur satisfaction. Le chrétien le sait mieux que tout autre en vertu du péché originel et des conséquences de ce péché qui demeurent même après la sanctification de la grâce. L'homme est toujours attiré d'une manière très forte vers ces jouissances charnelles.

La vertu de tempérance, au nom de la prudence et des appétits supérieurs de l'homme, endigue cette marée montante, toujours prête à repartir à l'assaut avec sa véhémence initiale. Si cette digue fléchit et si l'intempérance s'installe dans la vie d'un homme, nous constatons très vite une sorte de régression infantile et de naufrage dans une sensualité imaginative qui ruine totalement la personnalité adulte. » (p. 97)

« L'égoïsme avare et l'amour passionnel vécu dans l'amitié de jouissance et qui, du reste, est encore une forme d'égoïsme, sont sûrement les deux grands obstacles en présence desquels nous nous trouvons dès que nous voulons réaliser une certaine rectitude dans nos opérations à l'égard des autres hommes. » (p.120)

« *Quelques éléments de réflexion pour une philosophie éthique* », *Aletheia*, n° 1-2 : Éthique, 1992

« **L'amour d'amitié et l'exigence des vertus** »

« Nous savons aussi par expérience que chacun de ces moments de l'acte volontaire peut être défiguré, et même détourné, à cause de l'influence de notre imagination et de nos passions ; celles-ci peuvent étouffer non seulement notre choix libre, notre acte d'imperium, mais également notre intention de vie. C'est dans une lutte interne constante qu'il faut maintenir en nous ce primat du volontaire, de l'intelligence pratique au service de l'amour spirituel. C'est ce qui explique qu'il soit si difficile d'être fidèle à son choix amical. Ne risquons-nous pas toujours de nous laisser emporter par un amour imaginatif, passionnel, plus séduisant, qui empêche le premier amour spirituel d'aller jusqu'au bout de ses exigences propres ?

Il est donc nécessaire que nos actes volontaires bons s'exercent de nombreuses fois pour être victorieux de ces poussées imaginatives incessantes, et cela tout au long de notre vie (...).

La répétition d'actes volontaires bons dans cette auto-éducation engendre en nous ce qu'on appelle les *vertus* ; ce sont des qualités intérieures qui viennent augmenter nos capacités d'opérer d'une manière volontaire, bonne, conforme à la fin aimée. Les vertus sont les fruits d'actes bons réitérés. Dans une véritable philosophie éthique, elles ne sont pas premières. Elles ne spécifient donc pas et ne structurent pas la philosophie éthique – sauf chez les stoïciens ! Les vertus ne finalisent pas notre vie volontaire bonne ; elles sont nécessaires pour stabiliser notre vie morale, la fortifier, la rendre plus souple et plus facile (qualités bien importantes, il faut le reconnaître), mais elles ne sont pas ce qui nous rend heureux. Seul l'amour spirituel de l'ami peut le faire. C'est en définitive l'amour d'amitié, amour spirituel parfait, qui rend nécessaire l'acquisition des vertus. (...)

Notre volonté, grâce à la vertu de prudence, pourra acquérir la vertu de *justice* ; celle-ci permet de mieux respecter le droit des personnes, et par là de mieux les aimer, empêchant un accaparement passionnel qui les relativiserait à nous et ne les regarderait plus pour elles-mêmes » (p. 35-36).

Les Trois Sagesses. Entretiens avec Frédéric Lenoir, Paris, Fayard, 1994

« J'aime avec tout ce que je suis. J'aime avec mon esprit et mon corps, avec ma sensibilité, mon affectivité, mon imagination. Mais je sais que mon imagination peut l'emporter, que la passion peut l'emporter, et c'est pourquoi j'aurai toujours le souci de "tailler" ces passions, cet imaginaire, pour que le point de vue spirituel l'emporte tout le temps. C'est du point de vue spirituel que j'aime pleinement, et je taillerai les passions.

C'est là que va intervenir la question des vertus. Je sais que pour aimer d'une façon parfaite, d'un amour spirituel, personnel (donc pour que l'amour d'amitié demeure), des vertus sont nécessaires. Mais les vertus ne sont pas premières, elles sont des moyens *en vue de*, en vue de permettre à l'amour spirituel ce dépassement. Les vertus sont là pour tailler cet arbre plein de vie et qui risque toujours d'avoir une vie excessive du côté sensible, du côté

passionnel. Il faut alors ces fameuses vertus dites “cardinales”, ces vertus fondamentales qui tempèrent ce qu’on appelle “l’irascible” et “le concupiscible”. Mais on voit bien qu’une telle éthique n’est pas l’éthique de la vertu, ni l’éthique du devoir : c’est l’éthique du bonheur de l’homme, c’est-à-dire de la finalité. C’est l’éthique de la personne » (p. 105).

« De l’amour » (article publié en 1986)

« Cet amour d’amitié pourra avoir des formes très diverses, car il demeure toujours lié, dans son exercice, à nos tendances passionnelles. Et si ces tendances sont trop violentes et trop véhémentes, non assumées, elles domineront, transformant cet amour d’amitié désintéressé en un amour de jouissance ou d’utilité. Au lieu d’aimer l’ami pour lui-même, pour ce qu’il y a de plus personnel en lui, pour son bien, nous l’aimons pour notre propre jouissance, nous l’accaparon, nous l’approprions, nous l’utilisons, nous nous en servons. Cet amour d’amitié se dégrade alors progressivement, car on ne respecte plus la dignité de la personne, de l’ami, on la relativise. Il devient un moyen qu’on utilise pour sa propre jouissance, ou parce qu’il est utile. L’amour d’amitié, si fort qu’il soit en nous – rien n’est plus fort que l’amour spirituel, il est plus fort que le Shéol (Cant. 8,6) –, garde cependant toujours en nous une grande fragilité, à cause de nos passions et de notre imagination qui risquent toujours de l’affaiblir ou même de le ralentir, au point que, progressivement, il perde sa ferveur première et se laisse contaminer et même dévier en une amitié de jouissance ou d’utilité. Aussi, faut-il veiller avec la plus grande vigilance à la croissance de cet amour d’amitié, de cet amour spirituel. Car s’il ne croît pas, il s’affaiblit très vite, il perd sa saveur, sa signification profonde.

SUR LA SIGNIFICATION DU « DEPASSEMENT » DES VERTUS DANS L’AMOUR D’AMITIE, TEL QUE LE P. PHILIPPE L’EXPLICITAIT

Saint Thomas d’Aquin, *Somme théologique*, II^a-II^{ae}, Cerf, 1985

Dans la question 23 consacrée à la charité, St Thomas se demande si la charité est une vertu (article 3). Après avoir montré en quel sens on peut dire que l’amitié est une vertu, il montre en quel sens elle la dépasse. Au terme de la 1^{re} objection, il conclut ainsi son propos :

« L’amitié vertueuse est donc une conséquence de la vertu plutôt qu’elle n’est elle-même une vertu. »

Saint Thomas d’Aquin, *Commentaire sur l’Éthique à Nicomaque d’Aristote* (trad. Pr Yvan Pelletier)

Dans ce commentaire, après avoir affirmé que l’« amitié est un habitus » (n° 1603), saint Thomas ajoute, au n° 1605 :

« (...) c’est que l’amitié est une espèce d’égalité : elle requiert une forme d’amour mutuel. Cela ajoute manifestement au mode de la vertu. En effet, en toute vertu, l’acte du vertueux suffit. Tandis qu’en amitié, l’acte d’un seul ne suffit pas, mais il faut le concours des actes de deux

qui s'aiment mutuellement. C'est pourquoi le Philosophe n'a pas dit, de manière absolue, qu'elle est une vertu, mais a ajouté : *ou avec vertu*, car elle ajoute manifestement quelque chose à la notion de la vertu. »

Voici comment le père Philippe explicitait ce propos :

Introduction à la philosophie d'Aristote, Paris, Éditions Universitaires, 1991 (1^{re} éd. : éd. du Vieux Colombier, 1956)

« Il nous est facile maintenant de comprendre comment pour Aristote, l'amour d'amitié se présente vraiment comment la fin immédiate de la vie active vertueuse, puisque, pour être pleinement lui-même, l'amour d'amitié suppose toutes les vertus. Mais il ajoute quelque chose de nouveau, quelque chose qui lui est propre : ce don mutuel, cet amour réciproque qui permet à l'amour d'être pleinement lui-même. En effet, l'amour, qui est à la racine de toute vertu, demeure toujours dans les activités vertueuses quelque chose de relatif, de partiel et d'un peu formel, on pourrait même dire de trop rationnel. Dans l'amour d'amitié au contraire, il acquiert un caractère absolu et pleinement réaliste, puisqu'il porte sur l'ami comme son bien propre. L'ami est un être existant, on pourrait même dire une personne vivante et parfaite : si le mot "personne" n'est pas présent chez Aristote, la réalité y est bien... Toutes les vertus éthiques trouvent dans l'amour d'amitié leur fin et leur achèvement. Elles sont nécessaires pour constituer l'homme parfait, mais elles ne suffisent pas, par elles-mêmes, pour en faire un ami parfait, avec qui on peut faire un œuvre commune, mener une vie commune dans la confiance et l'amour mutuel. Pour cela, il faut que les vertus éthiques soient comme dépassées par cet amour mutuel. Tant qu'on reste dans l'ordre des vertus éthiques, on demeure dans des perfections relatives et multiples : elles ne peuvent s'unifier et acquérir un caractère absolu qu'avec l'amour d'amitié. Voilà comment il peut y avoir un véritable bonheur en continuité immédiate avec l'ordre des vertus éthiques. Sans l'amour d'amitié, le bonheur serait impossible dans cet ordre de qualités, car tout bonheur humain implique un lien d'amour avec un bien absolu, une personne ; par la vertu, on n'atteint pas la personne, on demeure dans le relatif » (p. 76-77)

« L'Éthique », Polycoipié (Université de Fribourg)

« Nous avons déjà signalé que les vertus, si importantes et si nobles qu'elles soient, ne peuvent finaliser notre vie morale humaine ; elles ne sont que des qualités, moyens pour nous permettre de vivre conformément à notre raison, notre intelligence pratique, et pour atteindre d'une manière plus efficace et plus parfaite notre propre fin, celle qui nous donne le bonheur, l'épanouissement parfait de notre être.

Quelles seront donc les activités parfaites qui nous donnent ce bonheur ? Ces activités ne peuvent être les activités selon les vertus morales de tempérance, de force, de justice et de prudence, car de telles activités, même parfaites, demeurent toujours trop partielles pour nous donner vraiment le bonheur. Ces activités ne regardent pas, au sens précis, notre fin mais les moyens nécessaires à l'obtention de cette fin. Il faut donc aller au-delà de ces activités partielles et découvrir l'activité plénière qui seule est capable de nous donner ce bonheur.

Nous l'avons déjà vue, à la source de toutes nos activités morales il y a un amour premier, cet amour pour tel ou tel bien... Cet amour ne cesse de se perfectionner, de se purifier par et dans toute son activité morale. Il ne faut pas le considérer à la source comme s'il était loin et en dehors du développement de nos activités morales ; il est toujours présent et ne cesse de se développer et de s'intensifier jusqu'au jour où il pourra enfin se nouer parfaitement, être pleinement et parfaitement lui-même lorsqu'il pourra s'explicitier dans une véritable amitié.

Il faut que l'être humain soit déjà assez lui-même, assez formé pour être capable d'entreprendre cette grande aventure ; pour être capable de la vivre et de la mener à bien, pour qu'elle ne se dégrade pas, *les vertus morales seront toujours nécessaires*. <Je souligne>

C'est pourquoi, après avoir examiné les principales vertus morales et avoir précisé comment elles peuvent structurer notre personnalité, il nous faut tâcher d'analyser ce qu'est l'amitié, et voir comment elle peut être comme la fin de notre vie active d'une manière plus directe encore que l'exercice de la justice légale. » (p. 134)

SUR LE RISQUE DE S'ENFERMER DANS UN AMOUR PUREMENT SENSIBLE OU SEXUEL

À l'âge de la lumière. Dialogues avec la pensée des hommes, Genève, Ad Solem, 2006

En commentant cette citation de Colette :

« *Ces plaisirs qu'on nomme, à la légère, physiques.* »

« Tous les plaisirs sensibles, plaisirs des yeux, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et du toucher, sont des plaisirs liés à notre corps : ils sont physiques. Ils ne doivent pas être traités à la légère parce qu'ils sont fondamentaux ; notre vie artistique les met en pleine lumière et les montre avec éclat. Ces plaisirs de notre appétit sensible alimentent notre imagination. Ils peuvent être dangereux en ce sens qu'ils risquent de nous accaparer totalement, faisant de nous leur esclave. On reste alors captif du sensible et incapable de s'élever à une vie spirituelle pleinement humaine et chrétienne. C'est à cause de cela que très facilement l'homme spirituel les rejette avec dédain.

Philosophiquement, on ne peut pas rejeter les passions : elles sont un bien, un fondement, mais elles ne peuvent en aucun cas donner son sens à notre vie humaine. Elles ne doivent pas être méprisées, ni rejetées, mais bien plutôt purifiées. Elles font partie de notre vie humaine comme des fondements que l'on doit dépasser et qui, ennoblis par l'art et par l'amitié, peuvent être ordonnés à la vie de l'esprit. » (p. 153).

En commentant cette citation de Valéry Larbaud :

« *Les liaisons commencent dans le champagne et finissent dans la camomille.* »

« Le philosophe Aristote – nous revenons toujours à lui – a raison de distinguer trois sortes d'amitié : la première, véritable et parfaite, n'est autre que l'amour d'amitié qui se réalise lorsque de véritables amis se choisissent comme tels. Il y a aussi l'amitié qui se fonde sur la recherche d'un peu de joie sensible ; l'amour se ramène alors à trouver auprès de l'ami une jouissance sensible, quelquefois sensuelle, et même sexuelle ; nous sommes donc là en présence d'une amitié sensible, passionnelle. Enfin, il existe une amitié qui recherche chez

l'autre un soutien, une aide matérielle : c'est l'amitié utilitaire. Ajoutons que l'ami peut encore être recherché pour éviter la solitude, mais ce dernier choix est extrêmement négatif. »

En vérité, l'autre doit être recherché comme un véritable ami, un compagnon de route, un "autre soi-même" <Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IX, 4, 1166 a32 et 9, 1169 b6> – comme l'ami véritable. Mais étant donné la place du corps et de la sensibilité, on peut être amené plus facilement à chercher celui dont notre sensibilité a soif : « Les liaisons commencent dans le champagne. » Et du sensible, on glisse rapidement vers le sexuel. Cela est encore plus vrai depuis que l'on a confondu, avec Freud, le sensible et le sexuel. Aristote, lui, avait parfaitement distingué les deux. Qu'il y ait un lien entre les deux, c'est évident, et cela se vérifie par le fait même que l'on peut facilement glisser de l'un à l'autre, le sensible n'ayant pas d'autre finalité que le sexuel s'il n'est pas ennobli par l'intelligence, ce qui se réalise entre autres dans l'activité artistique. Mais, en réalité, il faut bien voir que les deux sont différents et que l'on passe de l'un à l'autre volontairement. Il est du reste plus facile de faire ce passage que de bien distinguer les deux. Plus facilement, on passe du sensible imparfait au sexuel parfait, l'un étant accidentel, l'autre substantiel. Dans l'ordre sensible, le point de vue sexuel est ce qu'il y a de plus parfait parce que, précisément, il peut en être la fin. Il y a donc quelque chose de vrai à considérer la sexualité comme la finalité du sensible. Comme il est aisé de demeurer dans le sensible plutôt que de s'élever à une amitié spirituelle personnelle ! On s'en aperçoit nettement aujourd'hui, et c'est le sort de toute civilisation décadente que de s'achever dans le sensible et le sexuel. N'oublions jamais que si l'on demeure dans le sensible, on s'enlise dans un domaine qui n'est pas proprement humain, qui est même infra humain. Si toutes les liaisons commencent bien par le sensible, elles sont appelées à s'ouvrir sur des relations spirituelles, et non à demeurer et à s'enliser dans le sensible. (p. 169-170)

CONTRE L'AMOUR-FUSION ET L'INTERSUBJECTIVITE AMOUREUSE QUI ENFERME

« Essai de Philosophie du Vivant », tome II (réimpression du polycopié réalisé à l'Université de Fribourg, relu vers 1961-1962)

« Lorsqu'il s'agit de l'amour humain, le véritable bien est une personne, possédant son altérité et son autonomie. C'est pourquoi cet amour exige un véritable dépassement de soi. Nous ne pouvons "assimiler" une personne ; nous ne pouvons donc la rejoindre qu'en l'aimant, en allant au-devant d'elle, en cherchant à la comprendre comme elle est et non à travers notre propre subjectivité. Il nous faut la rejoindre pour nous unir à elle, et nous conformer à elle pour l'accueillir vraiment. » (p. 175)

Retour à la source. Pour une philosophie sapientiale, t. I, Paris, Fayard, 2005

« Dans l'amour, nous risquons toujours de croire que nous sommes un avec l'ami ! En réalité, dans l'amour d'amitié nous saisissons à la fois l'unité et la dualité. Il y a nécessairement une dualité : l'amour implique deux personnes. (...) L'amour nous unit à l'ami, mais l'ami est *autre* que nous qui l'aimons. Si nous oublions cela, (...) nous tombons dans un amour fusionnel qui ne respecte plus l'autre. Alors, en désirant l'unité, nous

absorbons l'autre ; ce n'est plus l'aimer, mais s'aimer soi-même en utilisant l'autre. De même que nous avons fait, au niveau de l'intelligence, la distinction entre la sincérité et la vérité, de même au niveau affectif nous avons à faire la distinction entre la fusion et l'amour d'amitié. La fusion affective consiste à s'unir à l'autre en croyant qu'il est tout à nous et pour nous. Nous l'aimons comme un aliment de choix ! Mais dans le véritable amour d'amitié, l'autre est un *autre* nous-même. Nous sommes un dans l'amour, mais l'amour n'est pas l'être ! » (p. 289)

« Mais quand on s'arrête à la présence amicale, amoureuse, on risque de perdre ce réalisme de l'intelligence qui atteint ce qui est, l'être à l'ami, l'être dans l'ami. L'amitié peut rancir, elle devient phénoménologique : seule la présence compte, seule l'affectivité compte, on perd le réalisme de l'autre et, petit à petit, on le contamine, on l'alourdit, on le freine. Un véritable ami, au contraire, permet à l'autre d'être plus lui-même et de grandir dans ce qu'il a de plus lui-même, dans sa propre personne. Alors la présence, parce qu'elle est vraie, rend l'autre plus libre : le véritable amour est source de liberté. » (p. 94)

« Un regard phénoménologique sur l'amour d'amitié nous fait croire que l'amour passe avant l'être, que l'amour dans son vécu peut se tenir tout seul par lui-même. Mais quand l'être se réveille dans l'amour, nous sommes bien obligés de reconnaître que c'est *l'autre* que nous aimons et non pas celui qui est semblable à nous, et non pas nous-même que nous retrouvons dans l'autre. Le réalisme de ce qui est, découvert en philosophie première, est bien ce qui nous fait saisir ce qu'est le véritable amour et la séduction à laquelle succombe la phénoménologie. La phénoménologie se perd dans un brouillard impénétrable qui cache la réalité : "L'amour, c'est moi, cela vient de moi, rien n'est plus beau que ce qui vient de moi." Mais dans un tel amour, nous ne découvrons pas vraiment l'autre. Nous en restons à notre amour, nous nous enfermons dans notre bulle affective, imaginative, qui gonfle toute seule (...) » (p. 99).

« Nous touchons là le point où doit se réaliser toute l'auto-éducation de l'amour d'amitié : plus l'ami est notre ami, plus nous le respectons comme autre que nous. C'est une question d'intelligence. Mais la plupart du temps, la passion se développe plus vite que l'intelligence. Elle court, elle se précipite ! Et la passion allant plus vite porte par le fait même ombrage à l'autre comme autre, à l'autre dans sa transcendance, à l'autre en tant qu'il nous dépasse. En effet, dans l'amour passionnel, c'est le bien sensible qui nous attire et que nous accaparons. Tant que nous ne l'avons pas accaparé, nous le désirons. Le désir passionnel est donc tyrannique, il nous pousse à posséder : ce n'est jamais assez, c'est infini. La passion est "infinie" en ce sens qu'elle ne nous donne pas une fin, un au-delà qui nous dépasse. C'est pourquoi l'amour d'amitié, qui peut être très spirituel au point de départ, peut se dégrader par la passion. Quand la passion l'emporte, on ne respecte plus l'autre comme l'autre, et l'on devient d'une avidité tyrannique (...).

Nous devons être éveillés sur ce point et comprendre que l'amour d'amitié implique une *auto-éducation* (...). Notre auto-éducation personnelle consiste à découvrir de plus en plus ce qu'est le respect de l'autre (...). » (p. 397).

En commentant cette citation de Madame Schwetchine :

« *L'idéal de l'amitié, c'est de se sentir un mais de rester deux.* »

« J'aimerais mieux dire que le propre – et non l'idéal – de l'amitié est d'être "un" avec son ami tout en respectant pleinement son altérité, et donc "de rester deux". Car l'amour d'amitié est tellement réaliste qu'il ne convient pas de parler d'idéal, mais bien plutôt d'amitié parfaite. "Se sentir un", on voit très bien ce que cela veut dire, mais l'amour d'amitié n'est pas avant tout "se sentir un", c'est *vivre dans l'unité avec son ami*. Et cela est autrement plus vrai, car les sentiments proviennent avant tout de nos passions – c'est en effet la passion qui nous fait dire que "nous nous sentons un". L'amour fait l'unité : dans l'amour d'amitié, on est "un" avec son ami. Mais il est évident que l'unité que l'amour réalise n'est pas au niveau de l'être de l'ami, mais de l'amour, donc de la volonté ; cette unité reste intentionnelle. C'est pour cela que, à mesure que l'amitié grandit, le véritable ami respecte toujours plus son ami dans son altérité. L'amour d'amitié n'est pas fusionnel ; l'ami demeure *autre* dans son être, dans son existence. » (p. 173)

AMOUR D'AMITIE ET EXERCICE DE LA SEXUALITE

« L'Éthique », Polycopié (Université de Fribourg)

« Enfin, il faut bien discerner ce qu'il y a de tout à fait propre à l'amitié qui peut naître entre *l'époux et l'épouse* au sein d'un foyer, puisque cette amitié implique un don total, et particulier, celui des corps en vue de la procréation et celui des personnes en vue de cette œuvre commune : l'éducation de l'enfant. D'une certaine manière cette amitié conjugale peut être la plus grande des amitiés, en ce sens qu'elle peut être la plus complète : elle peut réaliser une synthèse unique des amitiés spirituelle, passionnelle et utilitaire, dans une complémentarité et un choix libre, avec cependant une certaine égalité et un enracinement dans la chair et le sang. De ce point de vue, elle est la plus parfaite des amitiés. Mais d'autres amitiés, *plus exclusivement spirituelles*, peuvent réaliser quelque chose de plus grand dans l'ordre même de l'amitié.

Si l'amitié conjugale est une synthèse unique d'éléments très divers, elle se trouvera de fait réalisée de façon extrêmement différente suivant le degré d'explicitation de certains de ses éléments. L'équilibre de l'amitié sera alors modifié. Cependant ce type d'amitié gardera toujours son caractère très particulier : l'enracinement charnel, et son effet propre : la procréation. Ceci devant permettre une réelle amitié personnelle, spirituelle, et ne devant pas l'étouffer ou la diminuer. C'est l'union de ces deux finalités, l'une au niveau de l'espèce l'autre au niveau des personnes, qui fait la grandeur de l'amitié conjugale, en même temps que ses difficultés propres. » (p. 142)

SUR LE CARACTERE REALISTE DE L'AMOUR D'AMITIE ET LES DANGERS DE SON IDEALISATION

Au cœur de l'amour. Entretiens sur l'amour, le mariage et la famille, Paris, Fayard/Le Sarmant, 1987

« L'amour passionnel peut encore se développer d'une façon imaginative ; j'aurai alors un amour romantique. Cela arrive : il y a des gens qui vivent dans un amour romantique ; ils "planent". Ils ne veulent pas regarder le réel. Ils aiment un rêve, qu'ils se sont construit ; ils sont remplis de romans, alors ils rêvent. C'est terrible, et en même temps cela peut être beau. C'est vrai, c'est beau de voir quelqu'un qui aime d'une façon tout à fait idéale. Mais c'est terrible, parce que le jour où ces gens-là se réveillent, ils s'aperçoivent qu'ils aiment un idéal et non pas véritablement une personne.

– *Vous voulez dire que l'idéal détruit l'amour ?*

L'idéal peut devenir rival de l'amour ; cela ne veut pas dire qu'il le détruit nécessairement. Certaines personnes ont besoin d'un idéal pour aimer ; d'autres ont un réalisme beaucoup plus grand : elles veulent tout de suite aimer une personne. Mais il y a des personnes, des gens un peu poètes, qui ont besoin d'un certain idéal pour aimer. Ce qu'il faut alors, c'est que cet idéal dans l'ordre de l'amour ne devienne jamais rival du bien. Il ne faut pas que l'image que j'ai du bien m'arrête à la connaissance et empêche le bien de m'attirer. Or cela peut arriver : je me délecte de l'image que je me suis faite de cette personne. » (p. 52).

« Il y a encore un autre type d'amitié : celui qui aime d'une manière plus poétique et donc en se donnant moins ; ce serait une forme d'amour plus romantique. On aime alors en idéalisant son amour : la *manière* dont on aime est regardée plus que l'ami ; par le fait même, cette idéalisation risque de devenir rivale d'un véritable don. Cela existe, surtout chez les artistes : on ne sait pas s'ils aiment vraiment l'autre ou s'ils aiment plus eux-mêmes en l'autre. » (p. 63)

De la vérité, Cluj-Napoca (Roumanie), éd. Viata Crestina, 2002 (publication d'un cycle de conférences datant de 1975-1976)

« La connaissance affective au niveau passionnel et la connaissance affective au niveau romantique refusent la vérité. Ceux qui sont pris par la passion ou par l'imagination sont en-dessous de la vérité. C'est pour cela qu'ils la refusent parce que s'ils acceptaient la vérité, ils seraient obligés de s'élever, ils seraient obligés de "dépasser". Alors ils aiment mieux rester dans leur nuage – c'est beaucoup mieux ! Il y a en effet des gens qui aiment le nuage. Esthétiquement, c'est plus beau ; il ne faut pas regarder de trop près... Les choses qui sont trop précises, trop déterminées, on n'aime pas cela. On aime mieux les choses un peu confuses... La connaissance affective romantique est comme cela : elle ne veut pas de précision ; c'est pour cela qu'elle ne cherche pas la vérité, parce que la vérité est bien une

certaine précision. Au fond, il n'y a que la connaissance affective volontaire qui se pose le problème de la vérité » (p. 164-165).

« *L'égoïsme contre l'amour : l'amour sans intelligence* », conférence (non relue) donnée le 19 mars 1974 à l'Université libre des Sciences de l'homme, Paris

« Quant à l'amour imaginaire, s'il l'emporte, il risque d'étouffer le véritable amour. Cela peut arriver. Il y a des moments où l'amour imaginaire nous met comme dans un rêve merveilleux, et alors nous n'aimons plus concrètement. Si l'amour spirituel est réaliste, il y a dans l'amour imaginaire un aspect qui n'est plus réaliste. C'est pourquoi l'amour imaginaire peut être rival de l'amour spirituel. L'amour imaginaire porte sur le beau, sur la beauté qui séduit. N'oublions pas que si le bien *attire*, la beauté, elle, *séduit*.

Normalement, la séduction du beau devrait conduire à l'amour. Saint Thomas dit (...) que la beauté est une disposition au mariage. La beauté séduit et doit conduire à l'amour. Il est beau de voir que la séduction devrait normalement conduire à l'amour, mais, de fait, la séduction peut devenir rivale de l'amour. Quand cela arrive, c'est une chose tragique.

***Philosophie de l'art*, t. II, Paris, Éditions Universitaires, 1994 (1^{re} éd. : Beauchesne, 1969)**

« La contemplation de la beauté d'une réalité peut devenir rivale de l'amour authentique de cette même réalité. La beauté peut, en effet, attirer toute notre attention et nous interdire de considérer autre chose qu'elle. Elle peut dominer au point de ne pas permettre qu'une de nos activités lui échappe et tende directement vers la réalité, vers le bien comme tel. Le beau peut être tyrannique et prétendre attirer non seulement les regards, mais aussi les cœurs. C'est pourquoi la contemplation de la beauté peut être un obstacle – et le plus terrible des obstacles – à la connaissance de la réalité existante, à la reconnaissance de sa bonté. » (p. 235-236)

SUR LES RAPPORTS ENTRE L'AMOUR D'AMITIE ET LA MORALE

« *Après Nietzsche et Freud, peut-il y avoir un sens moral ?* », Conférence du cycle Saint-Léon, 1972-1973

« La morale ne peut exister qu'à partir de l'amour, ce qui signifie que la morale exige une finalité. Si l'homme n'a pas de finalité, il n'y a pas de morale. (...)

Le point de vue moral ne peut naître qu'à partir d'une finalité, c'est un point de vue qui est totalement oublié aujourd'hui. Il est plus facile de prendre une morale du devoir, une morale de la loi (...).

Il faut aller vers quelque chose de beaucoup plus profond et montrer que la morale ne peut exister qu'à partir d'un véritable amour spirituel. Je dis bien "amour spirituel", ce qui ne veut pas dire amour abstrait. L'amour spirituel est un amour très réaliste à l'égard d'une personne, à la différence de l'amour passionnel, qui recherche uniquement le bien sensible, ou de l'amour instinctif qui est l'abandon aux pulsions de nos différents instincts, pulsions qui, parfois, peuvent être extrêmement violentes.

Il faut bien discerner ces différents plans. Tant qu'on n'a pas fait ce discernement, on ne peut pas parler de morale. Il n'y a pas de morale au niveau de l'instinct : il y a seulement un dressage. Il n'y a pas de morale au niveau de la passion. Un qui vivrait uniquement au niveau de ses passions ne peut rien comprendre à la morale.

On ne peut commencer à parler de morale qu'à partir de l'amour spirituel, c'est-à-dire qu'à partir d'un amour qui nous lie à une personne humaine, dans ce qu'elle a de spirituel.

Autrement dit, en face Nietzsche et de Freud, la première chose à faire, c'est de reprendre le point de vue moral dans ce qu'il a de plus foncier.

Les vieux philosophes avaient bien compris que ce point de vue moral se rattachait à l'amour d'amitié (pas la camaraderie, pas la solidarité) dans ce qu'il a de plus noble, c'est-à-dire des êtres qui s'aiment et veulent s'aimer le plus profondément possible.

L'amour d'amitié demande une lucidité, un choix réciproque. Il réclame qu'on sache à qui on se donne et c'est à partir de lui qu'on peut découvrir ce que c'est que l'amour spirituel. Cet amour spirituel naît avant l'amour d'amitié, qui en est comme la fleur, le fruit dernier. Tout amour spirituel demande de s'épanouir dans un amour d'amitié. Ce sont deux personnes qui ont compris qu'elles pouvaient s'aimer et coopérer à une œuvre commune. C'est même à ce moment-là, dans la réalisation d'une œuvre commune, que l'amour d'amitié va se réaliser avec toute son efficacité. C'est alors qu'on peut comprendre la force de l'amour. Un amour d'amitié dans lequel il n'y a pas de coopération risque toujours un peu de s'idéaliser, donc de perdre son caractère réaliste. (...)

Donc, il faut bien saisir qu'une morale des vertus, de la loi, du devoir, n'est pas une morale qui va jusqu'au bout de ses exigences. Par conséquent, au bout d'un certain temps, elle risque d'amoindrir l'homme. Alors quand nous sommes en face des affirmations brutales d'un Freud ou d'un Nietzsche, nous sommes amenés à nous demander si notre vie morale est bien réelle, ou si, au fond, nous ne vivons plus que sur certains aspects extérieurs ou conventionnels ; parce que tout le monde fait cela, parce qu'on a l'habitude de faire cela, parce que si on ne fait pas cela, on se fera gronder.

C'est une caricature de la morale. La vraie morale, ce n'est pas cela. La morale n'est vraie que lorsque tout ce que nous faisons, nous le faisons avec ce désir d'aimer vraiment ceux qui sont proches de nous. »

« L'éveil du sens moral... même après Freud ? », Conférence, 1976

« La morale, c'est ce qui donne à notre vie sa finalité. Celui qui n'a pas de finalité dans sa vie, celui que n'anime pas un amour à l'égard d'un bien capable de le perfectionner, celui-là est en dehors de la vie morale. La morale, en effet, ne naît qu'à partir de l'amour. Évidemment, il ne faut pas identifier amour et plaisir. Comprendons que l'amour est quelque chose de beaucoup plus profond, quelque chose qui réclame, pour pouvoir s'épanouir parfaitement, une lutte constante. C'est cela que nous devons d'abord comprendre au point de vue humain ; nous nous placerons ensuite du point de vue chrétien.

Comment comprendre la finalité ? La finalité doit être pour nous quelque chose d'extrêmement concret. La finalité n'est pas une idéologie, elle n'est pas un idéal. Il y a beaucoup de gens qui croient que la morale est un idéal (c'était, par exemple, le cas des stoïciens). Si vous identifiez la morale à un idéal, au bout d'un certain temps, fatalement,

vosre morale devient abstraite et elle s'identifie à la loi. La morale n'est pas au sens strict un *idéal* – en prenant ce terme au sens le plus fort qui soit ; car un *idéal* n'existe pas, c'est quelque chose que l'on se donne. Il ne peut y avoir de vie morale que dans une relation mutuelle de deux personnes ; parce que la vie morale regarde une finalité, et que la finalité, c'est une réalité qui existe, c'est un bien qui existe et qui est capable de donner une signification à la vie – autrement dit, ce ne peut être qu'une personne. (...)

À mesure que la finalité disparaît, le sens moral disparaît. Le sens moral n'apparaît dans notre vie qu'au moment où l'amour, l'amour *spirituel*, s'éveille.

Notre finalité première, du point de vue humain, c'est l'amour d'amitié – en prenant "amour d'amitié" au sens très fort, et non pas au sens de "camaraderie", ou d'amour passager. Il y a amour d'amitié quand deux êtres se sont vraiment choisis et s'aiment, sans exclusion des autres. (...)

L'amitié, donc, représente pour nous l'aspect final. L'amitié exige un amour spirituel (ce que les Anciens appelaient "un amour de bienveillance"), un amour qui dépasse le point de vue de l'égoïsme et de l'accaparement. L'amour passionnel, quand il s'impose d'une manière trop absolue, fait que nous aimons les autres *pour nous*. Tout amour passionnel qui s'impose comme un absolu nous entraîne à tout ramener à nous. Nous devenons le centre de tout ; c'est *nous* que nous regardons en premier lieu, c'est *notre* épanouissement qui nous intéresse avant tout. (...) Mais ce n'est pas cela, le point de départ de la morale. Le point de départ d'une véritable vie humaine ne peut pas être l'égoïsme qui nous fait vouloir nous épanouir pleinement et totalement aux dépens des autres. (...)

Nous comprenons ainsi comment la morale nous délivre de notre égoïsme, nous délivre du repli sur nous-mêmes, de ce qui nous empêche de rejoindre l'autre. Nous ne pouvons rejoindre l'autre que par l'amour, et que dans un amour d'amitié. C'est pourquoi l'amour spirituel va progressivement nous délivrer de nous-mêmes et nous permettre alors de nous agrandir à la dimension des autres hommes en les aimant, en les portant et en essayant de coopérer avec eux, dans le sens de ce qu'il y a de plus spirituel en eux. C'est donc toujours l'amitié, qui nous fait comprendre le sens de la vie morale, en premier lieu. »